

« *Too much Future* » vs. « *No Future* », le punk en République démocratique allemande dans les années 80.

Dans les années 80, le monde vit ses dernières années de partition entre ouest et est. Si le punk est né à l'ouest, il va trouver, avec quelques années de retard et dans des circonstances différentes, un formidable écho dans le régime liberticide qu'est l'Allemagne de l'est.

Dans un passionnant ouvrage¹[1], Michael Boehlke et Henryk Gericke, deux des principaux leaders de la scène punk en RDA, expliquent les circonstances de l'arrivée du mouvement dans cet état fermé à l'intérieur duquel tout élément perturbateur (ou considéré comme tel) était sévèrement réprimé par la *Staatssicherheit* (STASI, le service de la sécurité d'Etat).

Trop de futur ? L'expression d'Henryk Gericke a de quoi surprendre. En RDA, comme il l'écrit lui-même, la jeunesse avait un avenir garanti, mais une perspective pour le moins incertaine : « *Le contexte social des punks anglais n'était certes pas comparable au mien. J'avais du travail, et, à seize ans, déjà un emploi pour la vie. En RDA, on n'avait pas besoin d'assurance-vie, le bonheur était un membre du parti et le futur un caniche qui faisait le beau sur commande. Et pourtant le No future des punks anglais rencontrait chez moi un curieux écho. Il était en quelque sorte le négatif de mes expériences : j'étais, moi, pris dans l'étau d'un avenir prescrit, d'un excès d'avenir. Tous les jours, l'étau se resserrait sur moi (...). Je décidai de sauver ma carcasse et de m'extraire intègre de ce monde. Cela ne se fit pas tout de suite et cela se passa sans que j'en eu conscience. Mais en 1979, alors que je ne mesurais pas immédiatement les conséquences de mes actes, le processus avait abouti.* »

En RDA, les premières images de punks, notamment anglais, ont été publiées dans des magazines à des fins de propagande anticapitaliste. Gericke se souvient : « *En 1978, à la lecture d'un bref article dans un magazine quelconque de propagande, mon cœur se remit à battre. Dans le jargon habituel, prosélyte et paranoïaque, on expliquait qu'à Londres des jeunes gens mal influencés se paraient des symboles des pires régimes de l'Histoire, s'entretuaient sur scène, jetaient les cadavres dans les égouts et se nommaient « punks ». Le punk était présenté comme une mode occidentale anticapitaliste, une forme de contestation décadente et condamnée à l'échec, puisqu'elle ne reposait pas sur la doctrine marxiste-léniniste. Pour affoler un adolescent, ils ne pouvaient pas trouver mieux. Je pressentis aussitôt qu'un mouvement dangereux et énorme était en marche. Une photo de deux punks londoniens sur King's Road, connue à l'époque, illustre l'article. Je n'avais jamais vu plus belles personnes que ces fantastiques créatures. La beauté et le danger s'entrechoquaient. Ce fut le coup de foudre.* »

Les premiers groupes punk de RDA apparaissent au tournant des années 70/80, alors que le mouvement anglais s'estompe déjà pour laisser la place à la multitude de dérivés musicaux de l'époque « postpunk ». En Allemagne de l'est, le punk n'a pas été qu'une sous-culture mais une vraie contre-culture. « *Le punk en RDA représentait une délivrance, écrit Gericke. Nous ne faisons plus partie intégrante de cette machine idéologique démoralisante. Nous étions comme un spectre bariolé pour cette société morte. Le punk était un grand plaisir et une joie salvatrice. Mais vint après les persécutions et notre enthousiasme a rapidement perdu de son innocence.* »

Il est intéressant de voir que le mouvement a pris, dans un état socialiste de l'est comme la RDA, la forme d'une lutte politique. Etre punk impliquait des prises de risques bien plus importantes que dans les rues londoniennes. La STASI traquait les membres des groupes et tentait de les déstabiliser par tous les moyens : interdiction pour eux de pénétrer dans les centres villes, amendes à répétitions, pressions sur les familles, menaces d'envoi à l'armée et nombreuses convocations au commissariat qui aboutissaient parfois à la prison. La STASI a aussi infiltré les groupes grâce à un service spécial des « affaires punk » créé pour l'occasion : elle espérait ainsi

¹[1] Michael BOEHLKE, Henryk GERICKE, *Too much future, le punk en République démocratique allemande*, Paris, Allia, 2010.

en convertir le plus possible en IM (*Inoffizielle Mitarbeiter*, ou collaborateurs officieux) susceptibles de devenir indics dans le but de tuer le mouvement de l'intérieur. C'est après 1990 et l'ouverture des archives des services de renseignements de la RDA dans l'Allemagne réunifiée que beaucoup de membres de groupes punk ont découvert l'identité de certains de ces IM, comme de nombreux Allemands sur leur propre vie.

Malgré toutes les pressions, le punk a apporté un bol d'air à une jeunesse en quête d'identité propre et d'un autre rôle que celui de « matière première » du socialisme. Dans les années 80, il y a une véritable scène musicale *Ostpunk*. Rideau de fer oblige, le seul moyen d'écouter du punk était de s'échanger sous le manteau des cassettes entrées illégalement sur le territoire. Des groupes se montent à Berlin, Leipzig, Dresde, Magdebourg et autres villes de province. Très démunis, les jeunes jouaient n'importe où, comme le groupe *Bande Ohne Namen* (littéralement, « Groupe sans nom »), qui se produisit dans un grenier de la Marienburgerstrasse à Berlin en 1983. Les groupes se nomment *Ahnungslos* (1980-1981), *Aufruhr zur Liebe* (1983-1986), *The Leistungsleichen* (1981-1983) avec Henryk Gericke au chant, *Namenlos* (1983-1987), *Planlos* (1980-1983) et son chanteur Michael Boehlke alias « Pankow », ou encore les *Deutschen Kinder* (1983-1989). La plupart se développent à Berlin est mais il y en a aussi à Dresde, Erfurt, Eisenach, Francfort-sur-l'Oder, Halle ou Rostock. Une première génération (1979-1984) laisse la place à de nombreux groupes qui animeront la scène punk est-allemande jusqu'à la chute de la RDA.

Die Deutschen Kinder – Zonie (1986) :
<http://youtu.be/CxrxYMhO1fE>

Quelques images, et des réactions de Michael Boehlke sur ses archives photos (VO allemande) :
http://youtu.be/AR4VWP_qcE

Henryk Gericke est réservé sur la récupération du punk dans l'Allemagne d'aujourd'hui mais il évoque une certaine pureté du mouvement au temps de la RDA. L'industrie, verrouillée par la doctrine communiste du parti-état, n'a jamais récupéré la culture punk à des fins mercantiles, comme cela a pu être le cas en Angleterre ou en France. D'après Gericke, « *c'était une époque qui nous a marqué à jamais, moi et mes potes. Je me rappelle volontiers du chaos et de la force de cette époque* ».

Le punk en RDA n'est donc pas un simple mouvement parmi d'autres qui aurait tenté d'imiter une mode de l'ouest, c'est une vraie « trace » du punk des années 70 car les valeurs défendues par les punks anglais et américains du début ont trouvé un sens profond dans la jeunesse est-allemande qui a créé sa propre scène, dans des conditions très difficiles politiquement et économiquement.

Terminons par le témoignage d'un ancien diacre social, Lorenz Postler, qui a soutenu les punks en RDA (son interview figure à la fin du livre de Henryk Gericke et Michael Boehlke) : « Les punks étaient en conflit avec les skins, avec leur famille... C'était explosif, c'était dangereux, mais ça annonçait un nouveau départ, une nouvelle ère. Tout n'a pas été fait par les groupes pacifistes ou écologistes. Le mouvement punk a clairement montré qu'on ne pouvait pas continuer comme ça. Et la radicalité de leur refus, au final, a donné du courage aux autres. Le courage de se défendre. Elle a clairement fait bouger les choses dans la société, elle a clairement contribué à la chute de cette dictature. (...) Je me demandais : « Ce No future, qu'est ce que ça peut bien vouloir dire ? Comment on peut vivre comme ça ? » Et ça m'a énormément apporté. »

Pour conclure...

Chaque courant ou sous-genre né de la mouvance punk nécessiterait une étude complète à lui seul. Ces études existent en partie, et il faut signaler l'excellente qualité des textes édités chez Allia sur le punk notamment. Depuis 1977, le mouvement initial a donné de la matière à de nombreux mouvements successeurs, continuateurs comme détracteurs. Certains pensent que le punk actuel a perdu de sa substance, le son punk s'intégrant de plus en plus à la musique pop ce qui aurait fait passer cette culture contestataire, subversive et anticonformiste à quelque chose d'« écoutable » et de polissé. D'autres pensent au contraire que la musique est plus diversifiée que jamais et que c'est du changement que vient l'évolution vers de nouveaux sons. Il n'est pas question de trancher le débat ici, ce serait de toute évidence impossible. Terminons par ces mots issus du dictionnaire du rock (sous la direction de Michka Assayas et Yves Bigot, notamment) : « Dès le début des années 80, l'influence du reggae, du funk, du rap et des nouvelles technologies a changé la donne. Si le rock est loin d'avoir disparu depuis, il a connu avec la comète punk son dernier embrasement essentiel. »

Publié par Mathieu Dranguet à l'adresse [14:24](#)